



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
HEIDELBERG

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 12 (1984)

DOI: 10.11588/fr.1984.0.51542

---

#### Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

corporation des boulangers en association contrôlée de près par l'Etat (P. 36). Le *fundus* apparaît soit comme un lieu dit soit plutôt comme une unité fiscale de taille variable (l'excellent tableau de la p. 11, auquel il faut ajouter P. 43, donne des valeurs allant de 28 à 399 sous, si on laisse de côté les deux nombres extrêmes qui sont peut-être exceptionnels). Ce *fundus* est divisé en douzièmes (*unciae*) et il est possible que les *unciae principales* (les douzièmes principaux et non «kaiserlich») appartiennent à celui qui a la charge de lever l'impôt sur ses voisins. D'autre part les lots (*sortes*) des Goths ou le «tiers» (*tertia*) qui leur est attribué ne sont vraisemblablement que des assiettes fiscales dont les revenus allaient pour un tiers à un «occupant» comme l'a bien vu W. Goffart (*Barbarians and Romans. The techniques of accomodation*, Princeton 1980, p. 72, commentant P. Ital. 31 et 47-48 dans l'édition Marini). Pour l'histoire de la fiscalité, qui conditionne notre vision des rapports sociaux, on notera aussi la mention de *jugatio* des terres, de *breves* fiscaux supposant l'existence de polyptyques... La vie de l'Eglise est éclairée par les conditions dans lesquelles un Goth se convertit (P. 49), par l'existence d'un évêque des Goths après la reconquête byzantine, à rapprocher de l'évêque des Vandales, connu en Afrique à la même époque: ce sont soit des évêques ariens soit plutôt des évêques orthodoxes chargés de protéger les ariens convertis, on ne sait trop. A noter aussi la présence de *spodei* (*spondaioi* en grec) qui sont de pieux laïcs pratiquant en commun des œuvres de charité et de prière. L'historien de l'économie examinera avec grand intérêt le prix du jugère de très bonne terre arable complanté (*jugerum agri culti optimi arbustati*) qui est égal à celui de l'aroure (presque égale à un jugère) de terre à blé égyptienne. On devra donc corriger les calculs de L. Ruggini, *Economia e società nell'«Italia annonaria»*. *Rapporti fra agricoltura e commercio dal IV al VI secolo d. C.*, Milan, 1961, p. 419-420 (le profit d'un investissement en terre est bien supérieur à ce qu'elle a calculé). Enfin les souscriptions donneraient une idée nuancée de la vie sociale avec les rapports subtils entre titres et fonctions, les liens entre administration civile, militaire et religieuse, entre puissance financière et pouvoir administratif, entre niveau social et niveau culturel (cf. l'ouvrage de A. Guillou, cité plus haut). Je note seulement qu'un *argentarius* est sans doute devenu *monetarius*, ce qui, avec l'exemple de saint Eloi et divers indices orientaux, tend à prouver que les monétaires ne sont pas des fonctionnaires mais des «argentiers» fortunés, habiles et respectés qui reçoivent ou achètent l'office public de battre monnaie au nom du souverain.

Ces quelques exemples suggèrent la richesse des textes que J.-O. Tjäder met à notre disposition, l'ampleur des perspectives qu'il ouvre mais surtout l'urgence de renouveler les images conventionnelles d'un haut moyen âge où les «aristocrates» ne trouvent pas en face d'eux que des paysans misérables et ignares. Tout n'a pas disparu avec l'empire romain et l'Europe a continué de vivre.

Jean DURLIAT, Toulouse

Ekkehard EICKHOFF, *Macht und Sendung. Byzantinische Weltpolitik*, Stuttgart (Klett-Cotta) 1981, 179 p.

E. Eickhoff, qui est à la fois un diplomate et un historien connu pour des travaux sur les rapports entre Byzance et ses voisins musulmans ou occidentaux, voudrait que la politique étrangère de l'empire constantinopolitain soit étudiée selon les mêmes méthodes que les relations internationales à l'époque actuelle. On ne peut que souscrire à ce vœu dans la mesure où on ne dispose d'aucun travail d'ensemble sur ce thème. Sous la forme d'un essai succinct, le présent ouvrage parcourt à grands traits les questions dont il voudrait souligner l'importance.

Ce qui fait, pour l'auteur, l'unité de l'histoire byzantine, c'est la conscience d'une double mission universaliste: celle de reprendre l'héritage de Rome; celle d'assurer la propagation du

christianisme sous les ordres de l'empereur, représentant de Dieu sur terre et protecteur de l'Eglise. Suit alors la comparaison entre ces ambitions et la puissance de Byzance. D'abord les grandes étapes chronologiques, avec la restauration partielle de l'autorité impériale sous Justinien puis son échec au VII<sup>e</sup> siècle sous le coup des invasions slaves et musulmanes qui placent l'empire dans une position défensive sans ôter pour autant à son souverain ses prétentions à la domination mondiale, comme on peut le constater à l'occasion du sacre de Charlemagne. Viennent ensuite les conditions de la politique extérieure pendant la période que l'auteur privilégie, entre le IX<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle. Il évoque les moyens de communication, y compris le fameux télégraphe optique (qui fait l'objet d'un appendice en fin de volume); l'attitude de Constantinople à l'égard de ses principaux voisins, musulmans, Bulgares et Russes, occidentaux; les moyens de la diplomatie dont le but est de limiter au maximum les interventions armées par des ambassades, des réceptions somptueuses à la cour, l'attribution de dignités auliques prestigieuses qui flattent les adversaires potentiels; la conversion tient une place de choix car elle tend à faire de la capitale le centre d'une chrétienté multinationale solidaire de l'empereur byzantin. S'il le faut on se résoud à la guerre en utilisant sur mer le redoutable feu grégois et en jouant sur le fait que la Ville ne peut être prise que par un blocus à la fois terrestre et maritime, ce qui explique sa résistance aux attaques les plus périlleuses puisqu'avant les Ottomans personne n'eut à la fois la maîtrise sur les deux éléments. Quelques exemples illustrent la subtilité de cette diplomatie alliant le versement de tributs pour acheter le départ de l'ennemi, les alliances de revers, l'espionnage permanent dans tous les Etats voisins. On revient enfin à l'exposé chronologique avec la lente agonie de Byzance à partir de 1204. Alors apparaît et grandit l'écart entre un empire déclinant et un patriarcat qui devient le symbole de la foi commune pour des populations divisées entre plusieurs Etats chrétiens ou musulmans. La conclusion propose une comparaison hardie entre Byzance et Moscou, la troisième Rome qui recueille l'héritage des deux premières et accorderait à l'idéologie – orthodoxe ou marxiste – une place de choix dans les moyens de sa politique extérieure, tout comme l'aurait fait la seconde.

Aborder une aussi vaste question en quelque 120 pages de texte présente certaines difficultés: pour chaque thème traité, le spécialiste, qui ne voit pas toujours en quoi le point de vue choisi est vraiment nouveau, souhaiterait une bibliographie à jour, et le lecteur éclairé aimerait une présentation plus détaillée. Surtout on bute sur la difficulté majeure de toute histoire byzantine. La continuité du pouvoir pendant plus de 1000 ans dans une même capitale ne suffit pas à prouver que tous ses sujets ont toujours donné le même sens aux concepts. Constantinople ne pense pas comme la province; un clerc comme un militaire; un contemporain de Justinien comme les quelques soldats qui défendaient encore les murs de la Ville en 1453. L'urgence d'une étude synthétique de la politique extérieure byzantine ne fait aucun doute mais une meilleure connaissance de la société, dont les progrès sont rapides, semble être l'un de ses fondements nécessaires, de même qu'une bonne connaissance des partenaires ou adversaires de l'empire.

Jean DURLIAT, Toulouse

J. M. WALLACE-HADRILL, *The Frankish Church*, Oxford (Clarendon Press) 1983, 8°, XI-463 S. (Oxford History of the Christian Church).

Für das Werden des fränkischen Reiches bedeutete die Kirche einen grundlegenden Faktor; sie war das wesentliche Element einer antiken Kontinuität. Religion und kirchliche Organisation erreichten zwar nicht die amalgamierende Wirkung der byzantinischen Kirche, doch waren sie gleichsam der Kitt für die immer wieder auseinanderstrebenden, oft nur mühsam zusammengehaltenen heterogenen Teile des fränkischen Imperiums.

Die Darstellung der Geschichte der fränkischen Kirche mit all ihren Einflüssen und